

POUR L'ART



Cahiers Pour l'Art

Direction : René Berger

Rédaction : Louis Bovey, Jeanlouis Cornuz, Vio Martin,
Jacques Monnier, Raymonde Temkine.

Sommaire

Edmond Gilliard : L'Arbre.

Richard Bernard : Les armes de la colère.

Jean Laude : Deux poèmes.

Henri Debluë : Force de loi.

Jacques Chessex : Note pour Pierre Raetz.

Jacques Monnier : Duthoo.

Paul Budry : Peintres romands.

Etienne Chevalley : Chant funèbre pour d'Alessandro.

Jeanlouis Cornuz : Pour une lecture d'Emmanuel Buenzod.

Emmanuel Buenzod : Très loin.

Louis Bovey : Les collages de Hans Gerber.

Hans Joachim Zeidler : Un propos.

Raymonde Temkine : « Barnabo des montagnes » -
« Le secret du Bosco Vecchio ».

Mouvement Pour l'Art

Président : L.-E. Juillerat

Carte de membre-adhérent : Fr. 12.—

Pour les étudiants et les apprentis : Fr. 8.— (cahiers
compris)

Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 8.—

Permanence : Librairie du Grand-Chêne,
8, rue du Grand-Chêne, Lausanne
tél. 23 60 05

Administration

Suisse : Imprimerie Pont frères, Marterey 28, Lausanne
tél. 22 40 10, chèques postaux II. 111 46

France : M. Temkine, rue Pierre Nicole 37, Paris Ve,
tél. POR 52.06, chèques post. Paris 51-39-96

Adhésions (cahiers compris) : Fr. 1250.—

Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 900.—

Publicité

Régie des annonces :

Jean-P. Laubscher, Grand-Pont 10, Lausanne

Editeur responsable : Association Pour l'Art

Imprimé en Suisse, à l'Imprimerie Pont frères, Lausanne

Comité de patronage

Assurance
Mutuelle Vaudoise
contre les accidents
Lausanne

Câbleries et Tréfileries
de Cossonay

« La Suisse »
Sté d'Assurances sur la vie
Lausanne

Lait Guigoz S. A.
Vuadens

Librairie du Grand-Chêne
Lausanne

M. Emile Ott
Ascona et Hong-Kong

Société de Banque Suisse
Lausanne

M. Charles Veillon
Lausanne

Imprimerie Pont frères
Lausanne

à qui Pour l'Art
exprime sa gratitude

L'Arbre

L'arbre qui parle. Le persistant sifflement de la voix du serpent dans les feuilles que fit trembler le premier vent du Jardin, — le premier souffle rendu par le sein de la Terre, après l'ouverture, à sa tirée fécondable, de l'air vivant d'un ciel respirable ; d'un ciel absorbable, d'un ciel enterrable et terrestrement ressuscitable.

Eternel rendement sourcier de la sève serpentine à la soif de l'espace aspirant. Science, Science ! C'est avec les feuilles de ton arbre qu'ont été faites les pales de l'hélice. Et ce sont tes racines qui dénichent, dans le sein de la métallique substance, les puissances propulsives de l'explosif explorateur du ciel.

... Je sais bien... la bombe à massacre aussi et d'abord... les horribles aliments de la fureur guerrière, l'atroce pâture des charniers. La boue de sang, les giclées de cervelle, tachent encore les ailes. Quels craquements d'os humains dans les jointures de l'acier !

Les racines de l'Arbre touchent nécessairement aux forges du monstrueux Vulcain. Comment autrement l'Oeuvre de l'Arbre pourrait-elle abou-

tir à l'aérien de la feuille, aux alchimiques triomphes de la radieuse essence de la paix dans les palmes.

* * *

... Du verger du Paradis aux forêts du Sinaï... (Que Moïse n'est-il redescendu de sa montagne avec les rameaux souples de la Paix plutôt qu'avec la pierre rigide de la Loi !)

(le premier à ériger la stèle du funèbre dans les bocages de l'amour).

... Des forêts du Sinaï, reverdissant sur les flancs du chauve sommet à foudre, le message des feuilles est perpétué par les jeux d'orgue des cèdres du Liban.

Des cèdres du Liban aux chênes de Dodone, des chênes de Dodone aux chênes porte-gui des Gaules... Des chênes porte-gui des Gaules aux sapins porte-suiif des Noëls... Fils de la Forêt, coupés et enchambrés, embreloqués d'ex-voto, sauvageons à verroteries, à pendillons de sucreries...

Mais l'Arbre encore, tout fauché qu'il soit, (sa blessure encore fraîche encrêchée dans de la fausse paille d'étable)

tout enmusiqué qu'il soit de cantiques salonnards,

demeure, à date d'an, le rituel témoin de l'éternelle verdure sylvestre ;

sa ramure, faute du libre vent enchanteur fait silence ;

mais continue, par les pointes du feuillage, la transpiration de la résineuse essence. Ça sent encore la racine ; l'« odor amoris » de la terre. L'arbre de la croix, l'arbre décharné, ne cessera de sentir le bois.

Edmond Gilliard.

Les armes de la colère

(Fragment)

*La gorge chemin des sons muette mais pourquoi ? Mais pourquoi ce silence
et cette faux perchée à mi-chemin du temps ?*

*L'heure laboure un champ où je ne sème plus et le matin ne piège, étroit,
qu'un rayon de soleil.*

*Il faut penser à soi, mais est-ce pour toujours ? N'existe-t-il une heure où
mettre près de soi tout le malheur d'autrui ?*

J'appareille des mots pour un appel sonore. Mais qui l'entend, dis-tu ?

*Qui l'entend ? Le savoir. Savoir qui peut ouvrir chaque mot comme un
œuf, chaque lettre d'aurore, à ce courrier*

*message et porte
maison close
pigeon, porteur de lait
ou garçon de cellule.*

J'ouvre l'aile pourtant d'un oiseau sous le vent.

Au rendez-vous des mots la phrase faite acier prend son vol.

Il écoute

Un passage d'or frais dans les mains d'un forçat.

Il comprend

Une étoile nouvelle au front de notre nuit.

Il entend

Une chanson plus douce et légère qu'amour

Qu'amour ma douceur ma perle et ma maison.

Mais m'emportent mille ruisseaux, cent rivières, trois fleuves.

*Où trouver la cloison où le ciron travaille un chemin de colère
mais un chemin d'amour ?*

Où le trou dans le mur ?

Où deux yeux découverts

car bien avant la voix travaille le sourire de tes yeux grands ouverts ?

Richard Bernard.

Deux poèmes

Il n'est grande, il n'est douleur si grande
Que de ce temps en moments divisé.
Et quelle algèbre ici se fonde en figures précises,
Déployant un réseau de frontières en nous ?

Muets que nous sommes, immobiles
Et comme absous dans l'espace léger,
Qui récuse en ce lieu le rêve de saisir
Dans un seul mouvement toute chose distincte ?

Le vent que le souci de confondre déchaîne
Décompose la pierre et le sel et l'argile
Et c'est la pierre encore et l'argile, en son flux.

*

Brisé le cours de la fontaine,
Rompû continûment le mouvement de l'eau,
Un jour après ce jour, nul n'est semblable à l'autre,
Ni distinct, sans échange et sans écho,
Et nous ne saisissons que des éclats du monde.

*Mais qui vous retiendrait dans sa paume entr'ouverte,
Masse de temps sableux, poudre diffuse ?
Il n'est ici, dans l'assise des landes,
Qu'une vague isolée qui respire la mer.*

Aux portiques de l'étendue, la voix se brise.
La voix est déchirante. Et meurt sans répondre,
Unique, ressassant les brisures du givre.

Jean Laude.

Vient de paraître : *Les saisons et la mer* (éd. du Seuil).

FORCE DE LOI

Acte I, scène 6.

Grâce à la complaisance de l'éditeur et de l'auteur, nous avons le plaisir de proposer à nos lecteurs une scène de la pièce d'Henri Debluë, *Force de Loi* (éditions de la Cité, Lausanne), récemment créée au Théâtre Municipal.

Worf a été condamné à mort. Son avocat et l'aumônier s'entretiennent de cette condamnation, la dernière qui sera exécutée en Suisse.

Le prêtre retrouve l'avocat qui attendait dans le couloir de la prison. Le gardien s'éloigne.

L'AVOCAT. — Comment va-t-il ?

LE PRÊTRE. — Vous me le demandez ? Vous connaissez Worf ! C'est un être si faible ! Dieu tiendra compte de tant de faiblesse... Je crains qu'il ne soit incapable d'expier véritablement, de porter sa croix... Il sera traîné, comme une bête à l'abattoir.

L'AVOCAT. — Cette immolation me soulève le cœur. Je trouve la sentence aussi imbécile qu'inhumaine... Je ne l'admettrai jamais, Monsieur le Curé. En Suisse la peine de mort n'existe plus. Le peuple a accepté le Code pénal fédéral qui ignore la peine capitale ! Dans trois ans — je dis bien dans trois ans — ce nouveau code entre en vigueur. Il correspond à la volonté expresse des citoyens de ne plus punir de mort... Le peuple a voté. L'été passé. J'ai voté. Vous aussi. Nos juges aussi... Est-ce que Worf serait moins coupable s'il avait commis son crime trois ans plus tard ?

LE PRÊTRE. — Je comprends votre indignation, Maître Schmidt. Mais je me demande si vous ne vous insurgez pas contre une chose inévitable. La loi ancienne s'applique encore pendant trois ans ! Oui, c'est tragique, mais c'est ainsi... *Dura lex sed lex*. Il faut des délais, il y aura toujours des délais... des soldats qui meurent inutilement, dix minutes avant la signature de l'armistice.

Les magistrats sont tenus, en conscience, d'appliquer strictement la loi et...

L'AVOCAT. — ... Moi j'appelle ce culte des lois de l'idolâtrie ! Je suis surpris de vous entendre. Le Christ n'a-t-il pas dit : Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat ?

LE PRÊTRE. — Oui. Il l'a dit et ce doit être une écharde dans notre chair... Mais tout n'est pas simple. Il disait aussi : Rendez à César ce qui est à César... Il faut durer, il le faut bien ! Il faut instituer en ce monde ;

c'est la règle de notre combat ! Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que nos juges n'ont écouté que leur conscience. Je les connais personnellement : ils n'auront eu d'autre souci que d'appliquer scrupuleusement la loi.

L'AVOCAT. — Certainement, Monsieur le Curé ; mais je ne crois pas qu'ils aient beaucoup souffert d'avoir à l'appliquer dans toute sa rigueur... En un sens, je les comprends. Worf est aussi plat qu'il est odieux. Pas moyen qu'il inspire le moindre intérêt : ce n'est ni un passionné, ni un aventurier, ni un bandit à légende. Que dire ? C'est une sorte de galeux : faux frère, vilain compagnon, mauvais travailleur...

LE PRÊTRE. — Il ne lui a rien été donné... et on lui ôtera la vie.

L'AVOCAT. — L'opinion est féroce ! Tandis que je concluais ma plaidoirie ainsi : Je vous en conjure, ne rougissez pas vos mains du sang de Mathias Worf ! — quelqu'un s'est écrié : « Il a le sang noir des bêtes enragées ! »

LE PRÊTRE. — Et vous êtes toujours convaincu que le nouveau code est l'expression véritable de l'opinion publique !

L'AVOCAT. — Je le suis toujours, en effet ! Livré à la foule, le meurtrier est d'abord lynché. Il en sera toujours ainsi. La foule s'identifie d'abord à la victime... Bisang était respecté — et pensez qu'un enfant est mort, atrocement brûlé ! Mais ce n'est pas ça l'opinion publique ! Elle n'est elle-même que dans le calme et la réflexion. Elle se fixe alors ses propres garde-fous !

LE PRÊTRE. — Croyez-moi, Maître Schmidt, j'ai pitié de Worf, et je partage votre émotion... Pourtant je ne parviens pas à désapprouver nos juges, comme vous le faites... Vous parlez de trois ans. Mais trois ans, après tout, cela ne signifie rien... Pas plus que cent ans, par exemple. Il y a cent ans...

L'AVOCAT. — ... Il y a cent ans, Worf aurait été soutenu par la conviction que sa mort était inévitable : « J'ai répandu le sang, on répandra le mien. » C'est étrange et c'est déchirant : l'humanité progresse, il sera impensable, dans cinquante ans, ou dans cent, peu importe, il sera impensable que l'homme tue l'homme...

LE PRÊTRE. — ... J'aime votre ardeur, Maître Schmidt, j'aime votre espoir. Et vous lutez comme il faut qu'on le fasse. Hélas, votre optimisme, votre foi systématique dans le progrès...

L'AVOCAT. — ... Le nouveau code est un indiscutable progrès ! Je me suis battu des années pour son institution... Et c'est mon client, c'est Worf qui en pâtit doublement ; car il sait, lui, que l'armistice sera signé dans dix minutes.

LE PRÊTRE. — C'est une épreuve, c'est une lourde épreuve... Vous savez que je n'ai qu'une mission, en ce qui concerne Worf : le Salut Eternel... Vous avez la charge, si je puis dire, de son salut terrestre... Allez le rejoindre, il vous attend. Allez lutter, allez combattre, jusqu'aux dernières cartouches !

Il fait un mouvement pour s'en aller.

L'AVOCAT. — Ah ! Monsieur le Curé, c'est une terrible question ? Dois-je pousser Worf à recourir ? Ne dois-je pas ? Bien plus que la mort... l'effraie l'attente de la mort !

LE PRÊTRE. — Il a une peur atroce de ces trois jours, une peur dissolvante.

L'AVOCAT. — Et il faudrait la prolonger ? Il faudrait le faire attendre dix fois trois jours ?

Et pour rien ! Pour rien, car le recours en grâce n'a aucune chance d'aboutir. Nos autorités ne l'accordent que si la sentence leur paraît injuste... La sentence n'a rien d'excessif... au sens du code actuel !

LE PRÊTRE. — Vous devez utiliser tous les moyens. Vous êtes le médecin au chevet du moribond. Envers et contre tout. Contre Worf s'il le faut !

L'AVOCAT. — Mais le recours demande qu'on patiente et qu'on lutte ! Worf ne veut plus lutter... Il a lâché prise. Je ne pense pas que la seule crainte de la mort suffise à faire vivre... Il n'a jamais lutté !... Il a tué comme on se suicide. C'est dangereux pour un chimérique, le moment où il s'aperçoit qu'il a bientôt quarante ans !

LE PRÊTRE. — Allez auprès de Worf, allez, il vous attend ; et que Dieu vous éclaire. Au revoir, Maître Schmidt.

L'AVOCAT. — Au revoir, Monsieur le Curé.

Henri Debluë.

*A deux pas de St-François :
on bouquine librement à la*

*Librairie du Grand-Chêne
8, rue du Grand-Chêne, Lausanne*

Note pour Pierre Raetz

A Jean-Louis Ferrier

L'arbre, la clairière, la forêt : le bois de l'arbre, son écorce, sa fibre, la moelle et les nœuds des rameaux, un taillis, un sous-bois, un réseau subtil de sentes entre les troncs, des haies basses, des zones d'orties ou de fougères, mais aussi ceux qu'il faut nommer les *meubles* du sous-bois : les souches, les fûts couchés, les cubes (de rondins, de branches mortes) empilés par les bûcherons dans les coupes, les pierres (il arrive qu'un rocher profond soulève le sol), les fourmilières, les terriers. Toutes ces choses banales ont envoûté Pierre Raetz au point de devenir *le seul thème* de ses recherches, l'objet de ses constantes préoccupations de peintre.

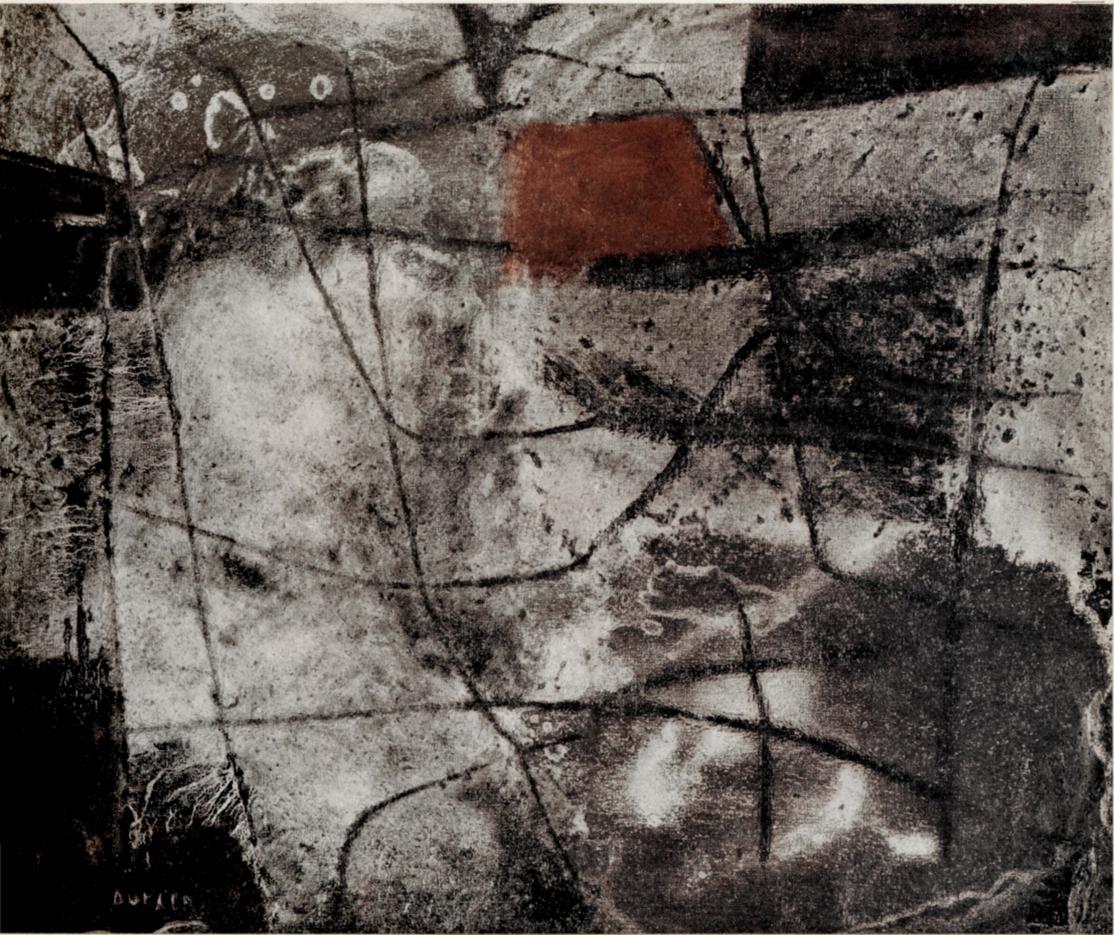
A force de patience aiguë et de prudence, il se peut qu'on parvienne à vivre à l'intérieur d'un arbre, à ressentir ses mouvements, à plonger dans son existence obscure sous l'écorce. Raetz a vécu la vie de l'arbre et sa peinture est le récit de ce curieux commerce. Confiance si discrète, d'ailleurs, que nous sommes arrêtés à la pulpe, aux lichens, aux grains de ses écorces sans jamais qu'il nous soit *parlé* d'idées, d'émotions, de drame ou de tragédie. Une lecture des substances. L'œil qui classe les matières.

Ces objets parfaitement humbles (parfois médiocres, ou menus) ont offert à Pierre Raetz d'admirables rencontres. Car il l'a senti, justement : au temps où cherchent Jean Bazaine et Lapoujade, il serait aberrant de se vouer aux trop belles proies, aux choses pittoresques ou notables.

Jacques Chessex.



Pierre Raetz.



Duthoo.

... D'abord on se croirait en présence de la paroi d'une caverne dont on entreverrait, dans la pâle lueur d'une bougie, les concrétions calcaires. Mais abstenons-nous sur-le-champ de poursuivre cette comparaison ou de chercher quelque autre ressemblance : elles ne manqueraient pas de nous écarter de la réalité sensible de l'œuvre en question par une chaîne séduisante d'associations d'idées.

Le fond de la toile est apparemment fait d'une même matière, poreuse, mais dont la densité varie. Diffuse dans le centre, elle s'accumule vers les bords jusqu'à former de sombres nébulosités. Des mouvements plus ou moins rapides (suivant l'intensité des dégradés qui les provoquent) la font s'amasser (dans le quart supérieur droit), se désagréger et se dissoudre (quart inférieur gauche), ou encore amorcer des tourbillons (quart inférieur droit), tandis qu'une pointe noire, en forme de triangle, s'affirme nettement (centre supérieur). Quand la matière se raréfie, le voile se déchire plus ou moins brusquement (suivant la largeur des dégradés) sur des lueurs blanches, rendues phosphorescentes par le contraste plus ou moins abrupt des valeurs sombres et des valeurs claires. D'où une sensation désagréable de profondeur et de vide (voilà pourquoi il nous faut dorénavant renoncer au terme impropre de « fond »). Sensation analogue à celle que procure la contemplation rêveuse de certaines fresques baroques où les nuées se percent de perspectives infinies et floues (Cf. la nef de l'église St-Ignace, de Rome, peinte par Pozzo). Duthoo ouvre un gouffre devant lequel nous perdons pied.

A quel élément stable recourir ? Le réseau de linéaments noirs, peut-être ? Une fois de plus nous cherchons un appui dans le mobile. Un examen attentif montre que le tracé de ces linéaments n'est pas net. Ce réseau semble se complaire dans l'incertitude : il est diffus. A certains endroits pourtant (partie droite de la toile), ils sont les lieux privilégiés, ou du moins le paraissent, d'une condensation de la matière. On dirait que cette dernière se coagule même en autant de manchons, lorsque leurs extrémités se rencontrent (quart supérieur droit), et préfigurent un spectre de grille. Par ce mouvement même de la matière qui s'exhale lentement du vide, qui s'avance vers nous et simultanément s'organise suivant des lignes de force, on dirait qu'une architecture aspire à se manifester...

Jacques Monnier.

Le texte complet de cette étude, intitulé *Le Parti-pris d'une peinture*, paraît ces jours aux Editions Pour l'Art.

Peintres romands

A l'enseigne ressuscitée des *Cahiers Vaudois*, et pour le dixième anniversaire de la mort de Paul Budry, Claude Budry entreprend l'édition des œuvres complètes de son père. Le premier fascicule est paru. On souscrit à la Librairie du Grand-Chêne.

Nous sommes des naturistes mous qu'on a réformés au fer chaud. Ce qui nous vint du ciel en passant par Noyon et par Berne n'a jamais rejoint au fond de nos moelles ce qui nous vient des vignes, des forêts et des eaux. La fente reste. Rome elle-même qui par ailleurs a si bien recousu l'homme nouveau à l'homme ancien, on dirait qu'elle ait oublié de le faire pour nous. Nous avons brûlé une étape. Quand le bouillon de la Réforme nous fut administré, notre croissance n'était pas faite. Nous n'étions encore personne, quand on est venu nous dire : vous êtes de purs esprits. Sur le tard nous devons payer ce refoulement. Notre culture vaudoise, improvisée par les soins de Berne, à la verge, dans ces temples passés à la chaux, devait en conserver cette allure abstraite, scolaire et craintive qu'elle n'a pas trop perdue depuis. La nature, deux fois suspecte en nous, en tant que fils d'Adam et que sujets vaudois, n'y fut pas invitée. Pendant que la culture poussait des feuilles et quelques fleurs en l'air, notre nature se repliait dans les racines, nous devenions un curieux arbre à quoi manque le tronc. Car on ne les voit pas, ces « deux-hommes-en-moi » de Saint-Paul, se livrer chez nous une « guerre cruelle », ce sont plutôt deux ennemis si distants qu'ils s'ignorent. On est tout l'un ou l'autre, tout nourri de ciel ou de terre, tout au culte du ciboire ou tout au culte de la bouteille. Intelligences exsangues ou appétits sans flamme, trop bas ou trop hauts, trop lourds ou trop légers. Français de langue et d'affection, cette absence de *milieu* nous classe hors du pays des Poussin, Le Nain, Chardin, Delacroix ou Cézanne, en marge de cet esprit français qui consomme, au contraire, dans ses arts l'ajustement exquis de la nature à la pensée. Chez lui ce qui conspire s'entre-gêne chez nous. Pour le peintre qui naît Romand tout est à faire de neuf, il ne trouve rien qui l'aide à se situer, ni de tradition où se prendre. Rien d'étonnant s'il va se greffer à l'arbre voisin, ou bien, suivant le train de l'intelligence romande et perdant pied à la nature, s'il devient un de ces peintres de tête qu'on dirait nés de nulle part, un Gleyre, un Giron par exemple. Mieux trempé de nature, alors il peine sur les commencements et pour trouver la forme d'art. Dans l'ordre littéraire Ramuz est un exemple de la chose. Son œuvre, on dirait qu'elle reste enchevêtrée aux racines et

qu'elle n'aura jamais fini d'épeler ses origines. Devant à chaque fois repartir d'aussi bas, il arrive que nos Romands n'aient pas le temps de parvenir bien haut, jusqu'à la pleine possession de soi qui nous ouvre la possession du monde, jusqu'au grand jeu et la maîtrise. Ce n'est pas que le sang soit pauvre, mais nous avons la veine étranglée. D'art populaire nous en avons à peine, n'ayant ni l'unité, ni la naïveté, pour en faire. Il y a bien cette verve patoise que nous portons tous plus ou moins sous la langue, et qui chez nos auteurs perce aux fentes de leurs beaux styles secondaires, mais elle n'a jamais su que parler. Où voit-on qu'elle ait pris le ciseau, le couteau ou la brosse ? L'*Almanach du Messager boiteux*, de Vevey, qui est notre Epinal, ce sont des graveurs suisses allemands qui ont fait sa fortune. Pas un chapiteau, un autel, un jeu de cartes, rien où l'on puisse dire à coup sûr : la voilà. Romand oui, roman non.

D'où qu'on le prenne enfin je vois à notre génie romand ces deux figures et le mal qu'elles ont à s'harmoniser, et je ne m'étonne pas de trouver dans nos meilleurs tableaux les signes de ce travail, un rien d'aridité, de complication ou d'ennui, la trace enfin du raccord difficile, mais aussi la haute satisfaction que donnent les ouvrages où l'on n'a rien négligé.

Paris nous en a pris quelques-uns, Florence d'autres. Le premier soin de nos peintres est de s'enter sur un fonds de culture mieux nourri. La Seine et l'Arno sont les Jourdain de tous les peintres du monde. Paris nous vaccine contre la sentimentalité du lac et nous purge du germanisme suisse. Mais parfois, en croyant embrasser la France, ils embrassent l'Académie, et c'en est fait d'eux. C'est un peintre romand de perdu sans que la France y gagne un peintre français.

Paul Budry.

NEUCHÂTEL - MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE



A quoi jouent les enfants du monde?

17 mai - 31 décembre 1959

Ouvert tous les jours (sauf le lundi)
de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

Chant funèbre pour d'Alessandro

*Raffaele mon ami tu as rejoint la terre de silence
Sans avertissement comme le corbeau qui tournoie et choit
Dans un sillon non préparé
(Résine et sang mêlés
Ton visage Raffaele !)
Le bouclier de ton ironie
A chaviré Les étincelles
De tes yeux noirs sont des étoiles pour mémoire
Raffaele tu es mort sans musique
Sans geste ami sans adieu
Sans larme sur les veines de ta main sculptée
Et qui sculpta des sons Tu tremblais tu savais
Que le soleil à travers les baies
Avait fini de l'effleurer
Que les touches de frais ivoire
Sous leurs doigts déjà bleus
Ne palpitieraient plus ni ne trépideraient Raffaele
L'ostinato se rompt l'aorte cède sous le sang
Une vase mortelle amortit le martèlement...
La grande passacaille de la mort fut muette...*

*Déjà les typographes composaient ton nom d'archange
Ton noble nom à faire apprendre
Raffaele d'Alessandro
Ton nom de feuilles dans le soleil Raffaele
Sur la terrasse où nous buvions l'Yvorne ou le Bordeaux
Dont tu connaissais la température
Goûtais les modulations
La musique les mets et le vin — leur mystère
Par exigence d'exactitude
Amoureuse et gourmande
Tu le violas Tu fis peur à l'amour Tu étais planté
Comme l'arolle de ton enfance*

Sur les rocs dans le vent Ta résistance a été mesurée
Jusqu'à quarante-huit ans pas un après-midi de plus
Pas un soir pas une veillée de faveur...
Brusque et lucide
A ton image fut ta mort
(Nous la sentions dans les silences brutaux de tes quatuors)
Pas de sursis : cassé net

— Un grand bateau m'entraîne

Où je vois que déferlent
Tes arpèges d'acier sous un ciel blanc de perle...
Raffaele ton nom était doux comme le saule éclairé
Mais ta mélancolie a été comme la mer
Ton humour voletait mouette
Qui se retient de crier
Ton âme comme l'aigle
Se dissimulait dans l'air vif

Ecoute Du fond de la terre écoute
Du fond de l'air prête l'oreille
Et sache que tu as été aimé
Raffaele
Blessé tu plaisantais sur tes blessures
Tu rirais de ta mort peut-être
Tu avais une terrible gentillesse
Un plaisant désespoir
J'ai honte si je pleure
Mais ta musique en a le droit et mon poème

Raffaele d'Alessandro
Je ne suis pas encore allé voir ton tombeau :
On n'a pas enterré ta musique
Ton piano parle et halète dans ma chambre
Tu respire et regardes
Je vois tes gestes ramassés à un mètre de ma table
Une automobile passe dans la rue et je pense qu'elle te dérange
Et tu me dirais « c'est faux ma musique ne fait pas la guerre aux moteurs »
Il ne faut pas écouter dehors mais dedans
Je comprends j'ai transfiguré des vacarmes
Vêtu de vent sonore des silences
Si je ferme les yeux je verrai
Tes mèches bouger en épis noirs
Et tes doigts sursauter comme le chevreau sur la terre aride
A l'approche de l'orage

Etienne Chevalley.

Voir, No 65, notre hommage à Raffaele d'Alessandro.

Pour une lecture

d'Emmanuel Buenzod

« Je ne saurai jamais conter d'histoire » confessait voici des années Emmanuel Buenzod dans un texte intitulé *Dérive de l'été*¹. Sans doute moins ingénu, eût-il écrit quelque « Voie pour le roman futur », et tous les connaisseurs se seraient récriés. Il aurait expliqué que toute « histoire » est une duperie, une falsification de la vie, une tentative de corruption du lecteur ; que l'idéal est de faire des livres où il n'y ait ni personnages, ni intrigue, ni surtout de sentiments, mais seulement et tout au plus des choses décrites, au moyen des mots les plus incolores possible, au moyen d'adjectifs « neutres », c'est-à-dire privés de toute charge émotionnelle. Et des critiques autorisés n'auraient pas manqué de parler à son sujet d'une littérature de constat, d'une mythologie de l'objet, d'une prodigieuse typification verbale, d'une admirable « romanité », mettant en cause... etc.

Au lieu de quoi, il s'est contenté de cet aveu : « Allons ! prenons-en notre parti, rien d'extraordinaire n'aura illustré le règne de la saison qui s'achève, aucun acte héroïque ou même vertueux dont me souvenir vaille la peine. Tant pis. Ai-je d'ailleurs attendu quelque chose ? Je suis demeuré attentif, immobile et respirant au bord de la fête, j'ai tout accueilli sans me demander si, de l'espace et du temps dont j'ai voulu jouir, la mémoire ferait s'élaner un regret (...) » Et encore : « La vie est faite de petites choses. »

Ce sont ces petites choses qu'Emmanuel Buenzod me semble d'abord s'être attaché à recréer. De même, ses héros sont de petites gens, des « gens de rencontre »², vivant des instants qui n'ont rien d'« historique ». « Il n'y a pas de miracles, lit-on dans cet *Ainsi la Vie* déjà cité, mais tout est possible, puisque nous croyons que tout peut être. » Et voici fixés dès le départ les points extrêmes entre lesquels l'œuvre de l'écrivain va osciller :

D'une part, cette science amère qu'il n'y a pas de miracle, qu'il faut *en* prendre son parti, et aussi plus simplement qu'il faut « prendre son parti », tout court et de toute manière, que la plupart des vies s'écoulent sans rien de mémorable ; que la plupart des vies sont des *Histoires immobiles*, pour reprendre un autre titre de recueil. D'où la mélancolie dont sont empreintes tant de pages. Les héros de Buenzod sont des êtres à qui il n'arrive rien (sinon du malheur, un malheur médiocre lui aussi, comme d'être quitté par une fille ou trahi par un camarade), des êtres profondément solitaires, qui ont expérimenté un jour ou l'autre l'impossibilité qu'il y a à communier, voire à communiquer. Tel le narrateur des *Iles de Mémoire*, siégeant dans ses souvenirs comme dans un musée de cire. Telles encore les trois sœurs qui apparaissent

¹ In : *Ainsi la Vie*, éditions Spes, Lausanne.

² Titre d'un recueil de récits paru en 1957, à la *Gazette de Lausanne*.

dans *Gens de Rencontre*, unies ? peut-être, mais bien plutôt vivant ensemble, cohabitantes, installées pour un temps l'une à côté de l'autre. Tels les adolescents que l'écrivain nous décrit dans les *Impurs*, liés par l'amitié, sans que pourtant il leur soit possible de sortir d'eux-mêmes et de trouver un langage commun. Donnant tous l'impression que quelque chose en eux s'est cassé et que tout le reste de leur vie n'a plus été que l'accomplissement de cette fêlure secrète. « Alors il fut rétréci dans sa vie », est-il écrit dans un récit intitulé *Détresse* et qui remonte à bien trente ans en arrière, cependant que d'un accêtre dont il contemple le portrait, Buenzod écrit que dans sa longue histoire, ce qui l'attire, « c'est d'abord la faille, le moment où le doute s'insinue, où l'amertume commence à distiller son poison dans l'âme... »¹ Que le lecteur relise maintenant les pages que nous publions dans ce cahier, il retrouvera cette même tonalité mineure, la même expression assourdie de quelque désenchantement essentiel.

D'autre part, la croyance, malgré tout (et peut-être la science) que *tout est possible*, et aussi que cette vie sans événements, cette petite vie avec son train-train routinier, est encore infiniment précieuse ; que ces gens de rencontre, dont à distance (que ce soit à cause du temps ou de l'espace) l'existence nous paraît effroyablement morne, et que nous jugeons eux-mêmes bien médiocres, avaient leur saveur et leur charme. C'est que nous ne savons plus apprécier le calme des journées sans histoire, dans une petite ville endormie, passées à vaquer aux menus travaux quotidiens, puis à regarder le lac, à s'asseoir un instant, quand la nuit tombe, sur un banc, à deux ou trois, à deviser ou même à ne rien dire. C'est que notre temps est devenu en plus trépidant et que nous nous faisons du bonheur une fausse image. « Impossible de mettre en doute que la vie était une fête, une fête perpétuelle de la bonhomie et de l'amitié », écrit Emmanuel Buenzod dans cet *Album de Famille* qu'il a voulu tout dédié aux siens, mais qui s'adresse à nous, puisque, lorsqu'il nous parle de ses aïeux, c'est aussi bien des nôtres qu'il est question ; puisqu'il n'est pas de familles où l'on ne retrouverait un même livre aux photos jaunies, avec les mêmes visages jeunes ou vieux, parfois « posant », parfois aussi ne se défendant plus contre la déchéance (mais suffisamment) que par le triomphe en eux de la bonté...

Au fond, plus que ce désenchantement dont je parlais plus haut s'agit-il ici de nostalgie des temps passés, dont il faudrait dénoncer la stérilité dérisoire, si, par la grâce de l'incantation littéraire, l'écrivain ne nous proposait pas une re-création, en même temps qu'il se trouve à même de rendre enfin à ceux qu'il a ressuscités la justice qu'ils attendirent vainement durant leur vie terrestre.

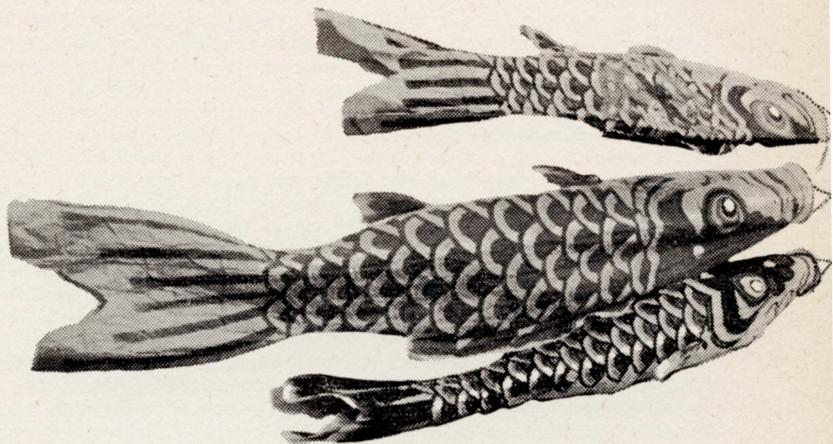
Et l'on comprend alors l'importance que prend dans cette œuvre le monde des objets, le monde des gestes les plus coutumiers : c'est en les évoquant, et grâce à leur secours que réussira peut-être l'opération magique que le romancier s'est proposée. « Je touche ici au plus secret, écrit Emmanuel Buenzod dans l'un de ses derniers livres. Il faudrait que j'aïlle au-delà des mots, que je parvienne à faire s'élever mystérieusement cette grande voix du sang qui n'a pas de paroles, que j'exprime enfin ce trouble de mélancolie, ce besoin de révolte devant l'oubli, et, pour eux, pour eux tous, cette tendresse que je mets ici, mais de façon plus apeurée, plus ineffablement proche du silence.(...) Pauvres misérables mots qui, à peine tracés, grossièrement exagèrent ou travestissent, si bien que le sentiment de l'inutilité de l'effort ne tarde pas à s'ajouter au mécontentement et à la fatigue, et qu'il ne resterait qu'à abandonner la partie si une foi étrangement superstitieuse ne conseillait de chercher encore, de persévérer dans ce combat absurde...(...) Heureux ceux que ne visitent pas les phantasmes de l'inquiétude. Mais heureux, plus heureux ceux que tient en éveil cette belle fièvre et qui empêchent ainsi l'oubli de triompher. Ils semblent, si mal que ce soit, les pauvres mots, et une offrande est ainsi faite à qui médite, souffre et pleure. A qui pleure et sourit peut-être. On ne sait pas. Pourquoi ne pas penser que les plus inexplicables sollicitations peuvent n'être pas vaines ? »²

Jeanlouis Cornuz.

¹ In : *Album de Famille*.

² *Album de Famille*, éditions de la Gazette de Lausanne, 1957.

**8 publications
à des prix explosifs**



la campagne d'été 1959

de la Guilde du Livre



**4 romans
illustrés**

Fr. 5.25



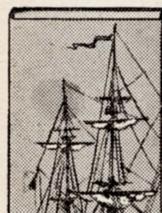
Corinna Bille :
Théoda.
Illustrations de
Gérard de
Palézieux. Reliure
pleine toile
mandarine.



Michel Déon :
**Les Trompeuses
Espérances**
Illustrations
de Paul Perret.
Reliure pleine
toile azur.



Aldous Huxley :
**Le Génie et
la Déesse**, traduit
de l'anglais.
Frontispice de
Philippe Jullian.
Reliure pleine
toile azur.



**2 livres
d'enfants**

Fr. 4.50

Alexandre Dumas :
**Le Capitaine
Pamphile.**
Illustrations et
maquette de Beni
Schalcher. Reliure
fibre de jute jaune.



Fr. 5.—

**La Petite Taupette qui rêvait
d'une barboteuse**
album illustré en couleurs pour
les petits.



**2 albums
photos**

Fr. 9.50

Japon Japonais. Photos
de Yoichi Midorikawa.
Texte
de Charles-Henri Favrod.



Fr. 10.50

Portugal des Voiles.
Texte et photos de Max-Pol
Fouchet, planches
et couverture couleurs.

Inscrivez-vous à la

**Guilde du Livre
Lausanne**

Avenue de la Gare 4

Très loin

Partout où il s'était trouvé sur la terre, le jour de Vendredi-Saint il avait fait gris autour de lui. D'abord ç'avait été au pays natal, au temps lointain de son enfance. Plus tard, dans chacun des endroits où il avait vécu, la même brume alentour s'était insinuée. Une ou deux fois (il lui fallait remonter haut pour s'en souvenir), la journée avait commencé dans l'éclat glorieux de la lumière, parmi la profusion des fleurs et des riches gazons, et mille chants d'oiseaux, s'élançant de toutes parts, apportaient la promesse d'un avenir sans limites ; pourtant, avant même que la courbe du soleil eût atteint son plus haut point, une première ombre de tristesse se trouvait glissée au cœur des choses ; dans les arbres, les clairs appels un à un s'éteignaient et, du sein des vallons ou de la plaine des eaux, le voile muet lentement s'élevait, suscitant le deuil indicible. Le plus souvent, c'était au sortir du repos de la nuit que la muraille close était déjà dressée ; partout régnait ce silence qu'il connaissait bien, ce silence d'un monde frappé de stupeur dont il semblait que mystérieusement le deuil de son âme était le centre. Depuis si longtemps qu'il vivait, il n'était point encore parvenu à reconnaître si le sentiment qu'il découvrait alors répandu en lui était de léthargie ou d'étrange plénitude, si le pénétrait profondément la conscience d'un abandon misérable ou celle d'une extrême douceur. Il lui apparaissait que les deux choses étaient mêlées, étroitement fondues, et qu'elles reposaient en lui comme un grand sommeil autour de quoi tout mouvement de l'esprit se découvrait privé de sens. Essayer d'en savoir davantage eût été compromettre un fragile équilibre, un accomplissement qu'il n'avait pas le droit de troubler : il ne lui incombait que de se laisser pénétrer par cette profonde vacance aux limites de sa pensée.

Il n'avait jamais eu d'orgueil ; c'est pourquoi il avait accoutumé de considérer le retour du jour saint avec un invincible sentiment de soumission et de tristesse. Dans la totale désaffection dont il lui semblait être le lieu, il croyait discerner seulement l'indice d'un défaut d'amour qui l'écartait du chemin de la Vie : *on* l'avait une fois pour toutes rejeté à la solitude, et le dialogue qu'il eût aimé, son existence durant, poursuivre avec l'âme du monde, jamais ne s'était institué. D'ailleurs, l'âge venant, il avait peu à peu cessé d'aspirer à un privilège que le conseil de l'expérience avait

fini par lui représenter comme presque inconcevable. Cette soif d'exigence que son intensité désigne à l'exaucement, quand donc l'avait-il possédée ? Il n'avait nourri que des désirs ternes et maussades, il avait été timide en tout, et c'est pourquoi le sentiment qui le hantait de sa relégation était juste et convenable. A peine subsistait-il en son esprit la confuse impression d'une très obscure réprobation, mêlée à la morne volupté de flotter presque sans pensée.

Des années durant, au cours des semaines qui précèdent le jour saint, certains étonnements l'avaient assailli, révélateurs d'une diversion de la mémoire que sa raison s'efforçait en vain d'accorder à la réalité du souvenir. Mais de cela aussi il s'était dépris. Ces solennelles prémonitions s'effaçaient d'ailleurs comme elles étaient venues, et le cours de la vie se poursuivait, pareil à ce qu'il avait été au long du temps écoulé. Seul avait continué d'irradier faiblement en lui, comme un centre d'aimantation magique, cet état de demi-sommeil en lequel s'abîmait son âme tout entière aux approches de la troisième heure de l'après-midi, sous un ciel devenu noir, tandis que, dans les arbres d'alentour, les chants des oiseaux un à un se perdaient dans le silence. D'aucuns qui avaient pourtant vécu des années dans son voisinage avaient à peine remarqué ce retirement de la vie plus qu'ailleurs angoissant et manifeste ; d'autres s'en étaient étonnés, puis avaient oublié. Lui seul savait. Encore savait-il sans comprendre, dans une totale impuissance à mesurer la raison de cet abandon. Une espèce de froid gagnait lentement à travers ses membres ; c'était un froid tout emplî de la très précieuse saveur d'une chose perdue, du souvenir d'une harmonie impossible à rapporter à quoi que ce fût de la terre. Cela le concernait, sans doute, comme le concernait l'assombrissement de la lumière à mesure qu'entre le ciel et lui le vol bas des nuées nourrissait son glissement inépuisable. Cela signifiait qu'il était retranché, voué à la totale séparation. C'était de cela seulement que l'avaient autrefois instruit les interminables stupeurs où, durant les semaines de la Passion, il lui arrivait de choir comme en un rêve, et ces anxieuses vigiles assumées matin après matin, face à l'aurore, tandis que le ciel lentement virait de la ténèbre au gris, puis au vert pâle, puis au rose et que, de poulailler à poulailler, s'élevait le chant moqueur des coqs. Et c'était cela encore que rendait comme transparent l'inutile déclin de sa vie, ceux qu'il avait engendrés ayant été depuis longtemps déposés au tombeau et, des enfants de ses enfants, deux seulement ayant survécu, qu'il connaissait à peine. Quel sens prêter à un tel aboutissement ? Il se le demandait sans oser conclure, car ni la révolte ni le blasphème n'étaient choses naturelles à son esprit ; à peine lui arrivait-il de céder parfois, avec une hâte craintive et sans en éprouver de soulagement, à la tentation de l'amertume.

Pourtant son existence aurait pu se dérouler à la façon d'une belle histoire. Il aurait vécu dans les très anciens temps, avant le règne de la guerre et du mal, avant qu'eût été rendue nécessaire l'intervention de Celui que les hommes avaient condamné à une mort ignominieuse — et qui, chaque année, jusqu'à la fin des siècles, ressuscitait à Pâques. Il aurait pris rang dans l'antique cortège des patriarches, ou bien, à défaut de réaliser un tel destin, il aurait vécu une vie presque pareille à celle qui maintenant touchait à son terme ; presque la même, en somme, mais tout inspirée et pénétrée de cette foi qui lui avait manqué. Peut-être s'en était-il fallu de peu que tout tournât à cette fin heureuse : un peu plus de courage, une intelligence plus active, une générosité plus efficace. Un faisceau, somme toute, de chances dédaignées. Mais peut-être cela aussi n'était-il qu'une illusion...

Donc il se tenait là, une fois de plus, dans la parfaite solitude. Comme chaque année, la journée avait insensiblement revêtu sa couleur mélancolique ; dès avant midi, tout s'était tu dans les arbres du jardin, puis, à mesure que l'heure approchait, la concentration des nuées s'était faite plus dense, l'immobilité de chaque forme plus significative et, de très loin comme toujours, d'un lointain infiniment ouvert au delà des bornes de l'univers, était parvenue l'annonce de l'irrévocable. Penché en avant, il écoutait, attentif en même temps au mouvement de son cœur dans sa poitrine, et c'était comme si son cœur gagnait en étendue à travers son corps, fauchant à lents battements sourds dans sa chair, refoulant ses sens à l'extrême bord de la conscience...

Un fois encore — sans doute la dernière. Partout sur la terre, même à cette heure, il y avait des gens qui s'abandonnaient à l'ivresse du plaisir, à l'insouciance : il était, lui, dans le resserrement de la mort, seulement éclairé d'en-haut par une étroite lumière que son esprit cherchait en vain à atteindre, confuse lueur qui tombait d'en arrière, pareille au flambeau que quelqu'un élève en s'éloignant à reculons. Les muettes colonnes de brouillard étaient partout debout, parfois défaites en nuées qui s'effilo-chaient, parfois secrètement animées d'une ondulation qui les parcourait de haut en bas, mais elles résistaient à l'écroulement ; même, par volonté de délégation, il semblait qu'il leur eût été commandé d'avancer encore — alors le cercle gris se rétrécissait.

Il continuait d'être laissé. Ce qui s'acharnait dans sa poitrine lui parlait de sa solitude. Une grande main triste s'était refermée, puis mesurant sa patience avare, lui rendait perceptible le manque alentour de tout contact, de tout échange : comme pour le persuader, une fois encore, du vide qui

avait entouré son cœur et que ce rôdement pour un peu de temps substitué au vide, n'était que supplément d'indifférence, une manière hostile de lui rappeler qu'il n'avait à compter sur rien ni sur personne. Muettement il lui était enjoint de se réfugier en quelque image, en l'irrécusable réalité de quelque souvenir qui lui appartînt en propre. Il le fallait, en vertu d'une nécessité indiscernable et miséricordieuse à laquelle il devait céder sans résistance.

Il se concentra alors sur la pensée de ses deux petits-fils, les rassemblant en son esprit côte à côte tels qu'il les avait regardés s'amuser et vivre pour la dernière fois (du moins lui avait-il semblé que c'était une dernière fois) ; peut-être, en dépit de tout, quelque chose d'eux, qu'il n'avait pas su discerner, restait-il à connaître. Cette dernière fois. L'étang des Mossettes, où ils étaient allés tous trois vers la fin de l'automne se découvrir au delà d'une combe : derrière le versant de la montagne. Le trajet qu'ils avaient fait ensemble se mit à glisser derrière ses paupières closes. Il lui semblait cheminer à nouveau à travers le sous-bois et sentir peser sur ses épaules la terrible fatigue qui l'avait accablé quand, au terme de l'étape, il avait dû s'étendre, saisi de vertige et tremblant de faiblesse. Impatients de jouer, les deux garçons avaient aussitôt commencé de se tailler des roseaux pour disposer d'une provision de flèches et de lances. Assis à quelques mètres de la couverture sur laquelle il haletait, sans lui jeter un coup d'œil ils échangeaient de brefs défis ponctués de menaces, chacun se vantant d'être le plus habile. Les voix sonnaient avec une netteté bizarre dans l'air froid, elles-mêmes étrangement froides, sèches et contenues. A les entendre, le vieillard avait éprouvé, avec quelque chose d'irrévocable dans l'intensité, la perfection de son abandon, l'inutilité de sa présence dans le monde des hommes.

Il aurait dû mourir là, le front contre terre. Les garçons s'étaient mis à siffler tout en poursuivant leurs apprêts ; ils taillaient avec des gestes courts et précis, la tête penchée — ce même sifflotement indifférent qui errerait sur leurs lèvres, quand l'ennui que leur causait la traditionnelle visite de Pâques à un grand-père morose prendrait le pas sur la feinte politesse. Ils étoufferaient alors leurs bâillements, tourneraient de tous côtés leurs regards comme pour chercher quelque diversion à la monotonie de la pénitence ; et ils étaient les deux fils du dernier de ses enfants, rien de ce qu'il s'était efforcé d'inculquer et de transmettre n'avait trouvé force de vie en eux. En cela aussi, par défaut de persévérance, il avait manqué. Il avait été insuffisant en tout et envers tous, et c'était la conscience de cette insuffisance

qui, après l'avoir enfermé dans la solitude, orientait à présent sa rêverie vers la suprême défaillance, vers le point d'extrême fatigue où la foi dans le secours du Père chancelle. Pourtant le souvenir de l'amère épreuve était à chaque méditation descendu plus profondément dans son âme, et par là, par là seulement, la grâce de recevoir quelque parcelle de l'Esprit saint demeurait offerte. Il avait toujours pressenti cette unique issue, mais il n'en comprenait ni n'en vivait réellement l'exigence qu'à cette heure. Et c'est pourquoi cette heure était celle de la plénitude en même temps qu'il l'éprouvait dans le retirement et l'humilité.

Seulement, à quelle fin, Seigneur, me laisses-tu si longtemps sur le seuil ? Comme un rideau qui s'ouvre, les colonnes de brouillard commençaient à s'écartier en tout sens ; le soleil patiemment usait la trame des nuées, le jour revenait, brillant et lisse, avec ses profondeurs, ses étagements de perspectives dans l'azur. Le cœur, quant à lui, se repliait, ayant fini de faucher aux confins de l'espace, il regagnait le cachot des côtes sous lequel s'enfonçait son battement régulier...

« Pourquoi cette fois encore ? N'étais-je pas, Seigneur, prêt à comparaître ? »

Surmontant son accablement, le vieillard releva la tête. Dans le ciel glorieux, nulle réponse à l'interrogation qu'il formulait, nul signe qu'il fût pris souci de son angoisse. Pourtant dans l'air pénétré de lumière, tant de douceur s'insinuait, tant de confiance rayonnante, que quelque chose en lui se souleva pour faire accueil. Un balbutiement fut sur ses lèvres...

Ce fut alors qu'ayant été frappé, son esprit roula dans les ténèbres.

Emmanuel Buenzod.

TABLEAUX DE MAITRES

*

PAUL VALLOTTON S. A.

6, Grand-Chêne, 2^e étage, Lausanne

HANS GERBER

Les collages ne sauraient plus prétendre constituer encore une contribution inédite, ou tout au moins récente, apportée à l'édification d'une esthétique propre à notre époque.

Il y a en effet quelques décennies déjà que Picasso, Braque et leurs amis ont eu l'idée de recourir aux matériaux les plus inattendus, et notamment au papier procuré par les emballages et les prospectus les plus divers, pour introduire ou tenter d'introduire dans leur œuvre une note nouvelle. Et Jean Arp n'a pas attendu la fin de son étonnante et fructueuse carrière, ni même celle du Dadaïsme, pour assurer la consécration d'un genre qui permet souvent au plus malin des hasards de se manifester avec une grande et surprenante fantaisie, et qui ne devait pas tarder d'exercer une heureuse influence sur l'art publicitaire.

Le hasard se renouvelle certes avec une inépuisable imagination, mais en l'occurrence, limité dans ses ressources et dans les gestes qui lui permettaient de se muer en œuvre d'art, il semblait bientôt condamné à se répéter inlassablement, à reprendre en les singeant les mêmes attitudes, sans jamais trouver d'issue à son ennui.

C'est la raison pour laquelle, peut-être, le collage n'a pas tardé à souffrir d'un certain discrédit et à donner d'évidents signes de lassitude.

Et voici que, coup sur coup, plusieurs artistes, et non des moindres, accordent toute leur attention à ce qui ne semblait plus devoir retenir que celle de consciencieux ouvriers dénués d'imagination.

Le collage n'avait d'ailleurs jamais entièrement déserté les cimaises des galeries d'art, mais il vient ainsi de retrouver, avec l'affection de quelques artistes audacieux, une actualité du meilleur aloi.

Il est vrai que la crise, dont il fut la passagère victime après les grandes heures du Dadaïsme, lui fut particulièrement salutaire. Elle le contraignit en effet à se renouveler et à étendre ses accords. Et, s'il souffre encore de préjugés aussi tenaces que peu fondés, il faut bien admettre qu'il a définitivement perdu ces apparences de jeu subtil et d'amusement inconsistant qui pouvaient naguère lui être reprochées.

Je n'en veux pour preuve que les étonnants collages de *Hans Gerber*, qui proposent au spectateur des œuvres complètes, achevées et expressives,

et prennent ainsi d'emblée une place enviable dans les rangs des témoignages valables apportés au grand débat de l'art moderne.

Ainsi envisagés, ils ne se limitent plus, en effet, à de simples exercices de virtuosité exécutés avec plus ou moins d'audace ou d'habileté, et les problèmes techniques qu'ils peuvent poser, pour la plupart d'ailleurs depuis longtemps résolus, se glissent discrètement au second plan pour abandonner la première place au message de l'artiste.

Pour y parvenir, il a fallu contraindre le hasard, en composant avec lui, et lui imposer une ordonnance et des servitudes qui devaient permettre à l'œuvre d'être plus qu'elle ne paraissait jamais pouvoir être. Il a fallu établir les bases et préciser les règles d'une grammaire apte à organiser une matière encore inconsistante, afin de le mettre en mesure d'épouser la pensée de l'auteur et d'en restituer les moindres nuances.

Naguère encore rigide et formel, ou relâché à l'excès, rassemblement parfois très heureux, mais plus souvent arbitraire, de vestiges accourus au hasard sur la feuille blanche, le collage est ainsi peu à peu devenu la matière première tour à tour sobre et somptueuse d'une langue plastique souple et bien articulée.

Et les collages de Gerber sont bien cela : Le fruit parvenu à maturité d'une entente secrète avec la matière, soit, mais également les successifs états d'une confiance qui ne craint pas d'emprunter par moments les accents d'un lyrisme ample et sonore.

Il est aisé de comprendre que ce travail d'approche et de fouille ne s'est pas accompli en un jour, et qu'il a nécessité d'innombrables démarches, des retours sur soi-même, des foules d'expériences bientôt reniées, pour que se dessine enfin l'issue d'une telle aventure.

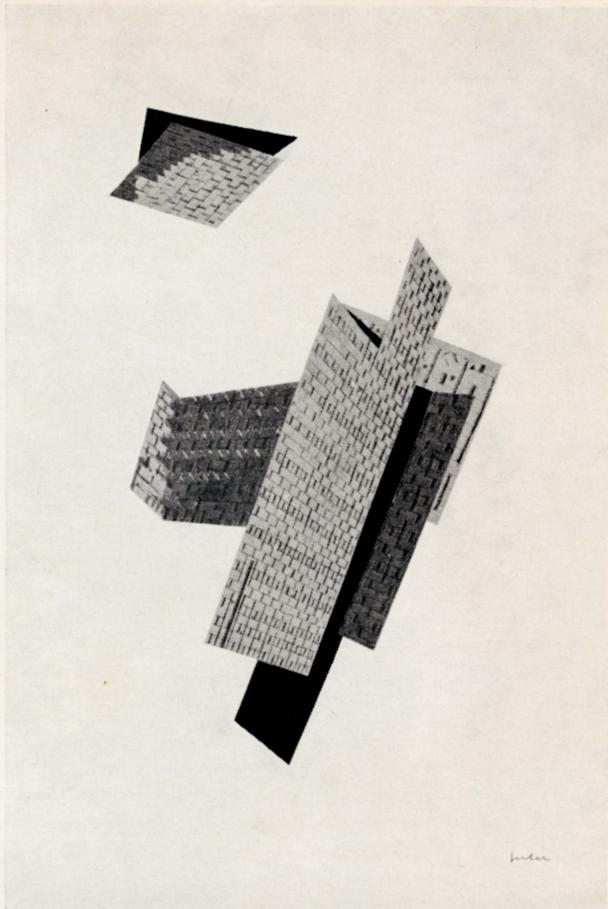
Mais ces enquêtes méthodiques et ces efforts soutenus n'ont pas été vains, puisqu'ils nous permettent de rejoindre Gerber où nous le trouvons aujourd'hui, en pleine possession d'une langue parfaitement adaptée à son message, à la tête d'une œuvre en laquelle l'insolite se marie harmonieusement à la grâce.

Les amples compositions de Gerber, secouées par des rythmes mesurés qui se précipitent parfois dans un amas d'éclats chromatiques soutenus, ne manquent en effet pas de séduction. Aux qualités propres à satisfaire l'amateur exigeant, elles superposent de plus un message qui sait parfois quitter le ton de la confiance pour adopter une démarche qui est celle-là même d'une poésie faite de mesure et de grandeur.

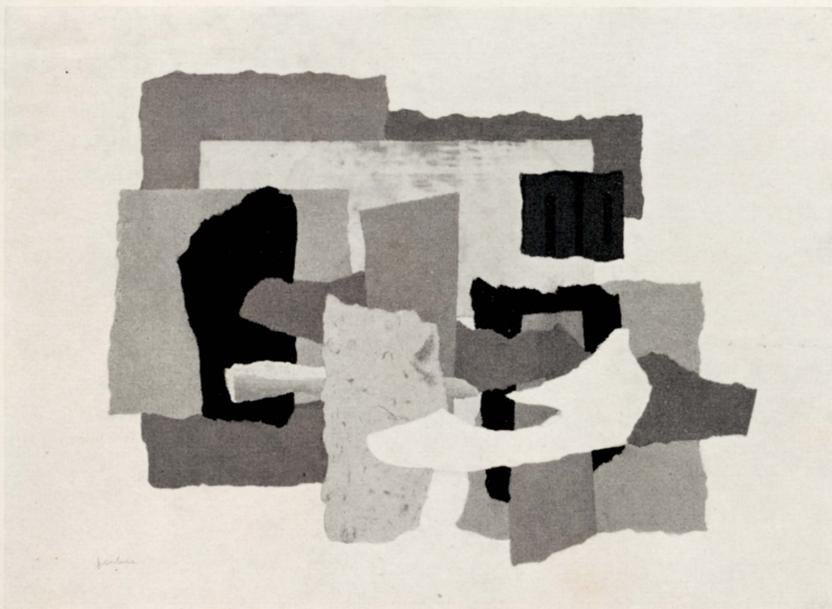
Et, par elles, le collage a retrouvé une raison d'être qui lui faisait souvent cruellement défaut. Il a tout au moins sensiblement étendu et approfondi sa signification, pour accéder sans restriction au niveau de l'œuvre d'art véritable.

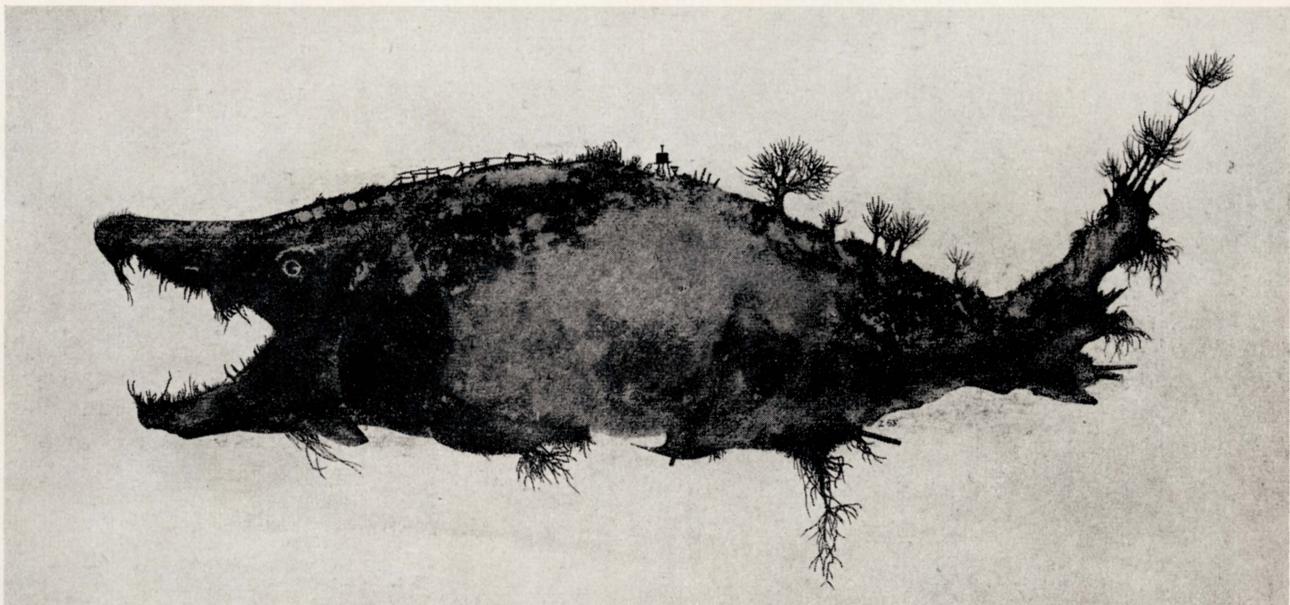
Louis Bovey.

1955



1958





Zeidler : poisson.

(Encre de Chine, pinceau et plume.)

UN PROPOS de Zeidler

Un objet d'épouvante, ce poisson !

Sans doute le cliché, qui consiste à parler de la *peur* que l'artiste d'aujourd'hui est supposé ressentir, commence-t-il à s'user. Et si l'on tient vraiment à dire quelque chose de la jeune génération, que ce soit alors ceci : nous connaissons la folie de la guerre ; nous savons quel est l'aspect de la terre éventrée ; nous avons développé un sixième sens pour les catastrophes, mais en revanche nous avons perdu celui de la peur. Différence essentielle, qui nous sépare à jamais des expressionnistes en proie à leurs démons, des surréalistes possédés par les songes ou de ces épigones décomposés par l'angoisse, derniers tenants de l'émotion-reine, qu'on appelle les tachistes.

On n'a peur que de l'inconnu. Mais pour ceux qui eurent dès l'enfance ample occasion de recevoir sur la tête des bombes de deux tonnes, toute la surenchère actuelle en matière d'atrocités n'est plus qu'un jeu de l'esprit. Le chroniqueur (en qualité de quoi je veux écrire ici) ne peut qu'examiner avec une sorte de désespoir souriant toutes les fins du monde qui s'offrent à lui.

Notre siècle, si riche en moments historiques, est bien fait pour inculquer l'ironie à l'artiste. Et l'ironie, chacun en conviendra, est la condition même de l'œuvre d'art. Car elle implique une distance, et prendre ses distances signifie gagner sa liberté. Or la liberté et la peur mutuellement s'excluent.

A tous ceux qui voudraient me faire remarquer qu'il n'y a pas que des apocalypses, mais aussi des fleurs et des filles, je répondrais ceci : Si réalistes qu'elles soient, et si déprimantes, mes visions n'en renvoient pas moins à toutes les joies de ce monde. Les guerres n'ont-elles pas toujours été le fruit de temps heureux ? Qui sait si tout au contraire les jeunes poètes et les jeunes peintres ne contribuent pas à préserver une humanité tourmentée d'une ou deux épouvantes, en les prenant sur eux et en les exprimant ?

En tout état de cause, l'artiste tient à s'excuser d'avoir dérangé l'amateur au milieu de son dîner et il veut espérer que celui-ci pourra continuer, comme par le passé, à s'acheter des Renoirs.

Hans Joachim Zeidler.

Zeidler, né à Berlin, en 1935. Séjours à Stromboli. Peintre établi à Lausanne depuis 1957. Nombreuses expositions, entre autres aux Quatre Z'Arts. L'un des plus doués de sa génération, il a derrière lui des centaines d'œuvres, à la fois minutieuses et visionnaires.

Barnabo des montagnes - Le secret du Bosco Vecchio

Editions Laffont

On connaît « Le Désert des Tartares », ce beau, ce grand roman, écrit en 1940. La traduction française par Michel Arnaud parut en 1949. La critique alors ne recula pas devant un rapprochement avec Kafka ; et Marcel Brion, qui a préfacé le présent ouvrage, par deux fois recourt à la même référence : « Le roman de Buzzati, comme celui de Kafka, est plein de détours, à la manière des labyrinthes. » « Buzzati nous montre, comme Kafka, à quel point la destinée humaine s'insère dans un enchevêtrement d'incohérences, combien est fragile la sécurité, matérielle et philosophique, car le moindre souffle peut déclencher une avalanche. » Par ailleurs, on sait qu'Albert Camus fit jouer en 1956 son adaptation d'une pièce de Buzzati : « Un cas intéressant ». Le succès en fut mince, en dépit d'une critique favorable. La pièce ne tint pas l'affiche.

Voici présentés aujourd'hui, dans une bonne traduction de Michel Breitman, deux romans antérieurs aux ouvrages que je viens de rappeler. Il en est ainsi généralement des traductions : le succès d'une œuvre maîtresse engage l'éditeur à remonter dans le passé de l'auteur. Nous assistons, au cinéma, au même mépris de la chronologie, qui tourne même parfois au saccage, pour un Ingmar Bergman par exemple, dont les œuvres nous sont révélées dans le plus grand désordre ; et c'est sans doute dommage. A la critique donc de préciser les dates, de rétablir les perspectives ; elle a, au premier chef, à jouer un rôle d'information.

Il est certain qu'en dépit de leur intérêt qui est grand, « Barnabo » ou le « Bosco Vecchio » n'atteignent pas à la maîtrise du « Désert des Tartares ». Mais ce qu'ils perdent, intrinsèquement, à la comparaison, ils le regagnent du fait qu'on y peut trouver la préfiguration de l'œuvre à venir, et l'amorce des thèmes majeurs d'un écrivain qui a quelque chose à dire et n'épuise pas en une œuvre ce qu'on n'ose appeler son « message », après l'abus qui fut fait de ce mot.

Buzzati est « des montagnes », comme Barnabo ; et ces montagnes — un géographe le décèlerait à bien des indices — ce sont les Dolomites. Leur beauté attire le touriste, leur grandeur séduit l'amateur de paysages, leur mystère retient celui qui peut en être touché, qu'il soit né là ou qu'une sensibilité particulière lui livre accès à un autre monde dont les éléments sont l'âme ; et l'homme, s'il a perdu l'esprit d'enfance, y demeurera étranger : au pire, ennemi ; au mieux, fasciné mais tenu à distance.

Un mythe : « Barnabo » ; une fable : le « Bosco Vecchio ». Malgré le charme de la fable, je place plus haut le mythe. Je veux bien qu'il s'agisse, dans cette féerie, d'autre chose que de divertir, que le merveilleux et le familier de cette forêt — où les bêtes parlent entre elles et s'entretiennent avec certains hommes, où les vents portent des noms comme Matteo, et ne se comportent pas mieux que des humains — soient chargés d'une signification profonde, la même qui nous touche dans « Barnabo » ou « Le Désert ». Mais je ne puis m'empêcher de penser que Buzzati s'accorde là des facilités qu'il se

refuse ailleurs. Etablir aussi clairement les rapports troublants de l'homme et la montagne, de l'homme et tous ses confins mystérieux, n'est-ce pas désamorcer l'angoisse, rassurer l'inquiétude, au moment même qu'on les suscite ?

Y a-t-il, dans les montagnes de Barnabo, des brigands ? Voilà qui justifierait cette garde, montée de nuit comme de jour, par les gardes forestiers, devant la poudrière. « Ils vivent tous comme si d'une heure à l'autre devait survenir quelqu'un ; non pas l'assaut d'un ennemi, mais quelqu'un d'inconnu, et l'on ignore qui ce pourrait être. On scrute les hautes cimes : elles sont grises et des nuages de la même couleur passent au-dessus d'elles, toujours les mêmes, toujours les mêmes. » Un jour pourtant, « ce n'est pas du brouillard, mais bien une fumée noire qui grimpe droit au ciel comme si le vent avait soudain cessé ». Ce qu'il y a de plus troublant, c'est que cette fumée s'élève « sur les sommets, là où personne n'a jamais eu le courage de se rendre ». Jamais eu le courage ! Du coup, le courage vient, stimulé par le désir de savoir, savoir enfin, quels ils sont, les mystérieux ennemis. Courses en montagne, pénibles et décevantes, qui ne font qu'épaissir le mystère, mais « Barnabo et Berton goûtent malgré tout leur joie : ici au moins personne ne peut les rejoindre : San Nicola, les camarades, tout cela est si loin... »

Les brigands existent et tentent, par deux fois, un coup de main contre la poudrière. Leur première apparition prend Barnabo au dépourvu : il a peur, reste caché, il est un lâche. Lui seul le sait. Il n'est pas « déshonoré » ; puni seulement pour abandon de poste. Mais que vaut la vie loin des montagnes ? Il ne reprend goût à l'existence que réintégré dans le corps des gardes forestiers, chargé seul maintenant d'un guet inutile, dans cette vallée dont la poudrière ne recèle plus rien. Quand les brigands reviennent, Barnabo, préparé à la rencontre, les tient au bout de son fusil. Mais à quoi bon ! « Tout cela pour pouvoir le raconter demain, pour pouvoir chanter victoire ! » Il laisse les ennemis s'en retourner, déçus ; lui prend enfin, dans son cœur, possession de ses montagnes : « tandis qu'approche le soir, il se sent empreint d'une grande quiétude ».

Dans « Le Désert », celui qui a consumé sa vie dans un guet sans fin, du haut d'un fort-frontière, verra paraître l'ennemi — il existait donc ! — le jour où il n'est plus, pris par la maladie, en mesure de l'affronter. Barnabo, lui, connaît la douceur d'une victoire, qu'il a la sagesse de choisir intérieure, et cela lui vaut la paix de l'âme. Dans cette première œuvre, l'heure de la dérision totale n'est pas encore venue pour le héros de Buzzati, habitant d'un monde absurde.

Raymonde Temkine.

COURS DE DESSIN ET PEINTURE

GEORGINE DUCOMMUN-DUPONT

1er et 2e degré : Nature morte, modèle vivant
et **cours du soir** avec modèle vivant

Renseignements, inscriptions : Genève, 8, rue Kléberg, tél. (022) 32 01 85

NOTES DE LECTURE

Il est plus tard que tu ne penses

de Gilbert Cesbron. Editions Laffont.

Un cancer incurable. Jean Cormier, ne pouvant plus supporter de voir souffrir sa femme *inutilement* lui administre une dose trop forte d'un médicament. Tourmenté par ce qu'il faut bien nommer ses remords, il va se livrer à la justice. Il sera jugé, acquitté et retrouvera, à peu près, sa paix intérieure en allant soigner des cancéreux incurables. Une fois encore, il sera tenté de donner la mort à un enfant, auquel il s'est attaché, pour abréger d'intolérables souffrances, mais il a compris maintenant qu'il n'en a pas le droit. Au lieu d'intervenir, il passe la nuit en prières : au matin « l'enfant reposait *souriant* ; il était mort ».

Ce drame est de ceux devant lequel chacun peut se trouver demain, il nous concerne tous ; il faut manquer complètement d'imagination pour ne pas se demander quelle réponse nous donnerions à ce problème de l'euthanasie. D'où vient pourtant qu'on lit le roman de Cesbron sans un tressaillement, les yeux secs, mais parfois agacé de la maladresse de l'exposition ? Rien ne paraît très convaincant, ni le prêtre, frère de la malade, ni l'amî qui se suicide de peur de tomber malade à son tour, ni surtout la ridicule apparition, à la fin du roman, d'un sérum qui guérit 95 % des cancers. Cesbron s'est attaqué à un *grand sujet*, il ne semble pas avoir eu le courage de le traiter.

E. A.

Le feu des sarments

par Jean Lebrau.

Ed. Subervie, Rodez.

Le vin sombre et moelleux des Corbières que, voici quelques ans, nous savourions en compagnie du poète, le « cers » qui souffle sur les remparts de Carcassonne, les lis mauves de la « Montagne noire », les maisons grises derrière les cyprès et les lauriers-tins, tout un pays de soleil et de pierre, sain comme ses vents et pur comme le gel qui parfois le fige, nous le retrouvons une fois encore dans la nouvelle œuvre du poète languedocien. Mais

cette fois il nous semble qu'une ombre a touché la terre bien-aimée : la voix du poète âgé s'est faite plus grave, plus lente : rien ne brille dans ses vers, et pourtant tout est là : les êtres, les choses et les jours comme rassemblés autour de qui sait que l'heure vient de l'adieu. Il n'y a pas d'amertume dans le cœur de Jean Lebrau, seulement un amour inlassable qui veut s'exprimer encore :

*Et toi, passant d'hier qui te souviens
Qui prends aux doigts la feuille de l'érable,
Qui te redis les vieux mots de la fable,
Toi qui, recru, regrettes et reviens
Vers une source où les feuilles se posent,
Poète ou rien qu'un homme et sa chanson,
Un écolier sourd à toute leçon
Quand les jardins amers se décomposent...*

V. M.

Les temps et les destins

Chez Fayard.

Fayard a entrepris la publication d'une collection nouvelle de vulgarisation dont la présentation et le contenu méritent que l'on mentionne son existence. Il est difficile à l'honnête homme du vingtième siècle bien sûr d'acquérir des connaissances sur tous les faits ou les personnages marquants du passé, mais il faut savoir gré à Fayard de mettre à la portée d'un public cultivé des ouvrages qui, sans rebuter par un aspect trop scientifique, ne sont pas pour autant superficiels.

Parmi les titres actuels, citons par exemple *Les Alpes et leur destin*, de Raoul Blanchard, heureux « digest » des ouvrages encyclopédiques antérieurs du doyen de la faculté des lettres de Grenoble (mais que les Suisses se méfient : il n'y est question que des Alpes françaises, ce qui est bien dommage) ; citons aussi *La préhistoire et ses problèmes*, de Bergounioux, utile mise au point des connaissances actuelles, dont les quinze pages de conclusion insistent sur l'accélération de la découverte scientifique, donnant à l'homme de plus en plus de puissance ; citons enfin *L'histoire de la presse* de Charles Ledré.

J. M.

Mon orgue de Barbarie

Poèmes, par Géo Libbrecht.

Radiothèque, Bruxelles.

La douceur et la tristesse de vivre, le sourire aux lèvres tandis qu'une question, toujours la même, déchire le cœur, une amertume dont il ne reste qu'un peu d'écume, car toujours la tendresse l'emporte, la pitié pour la faiblesse humaine est la plus forte... Que de sensibilité sous certaines pitreries, quelle profondeur dans quelques vers légers :

*Il croyait au Père
au Paradis doux*

*mais il a la frousse
de quitter la terre.*

Pour faire un grand mort

*c'est un jeu plus fort
que d'être en prière*

et encore :

*Sur le chant de la rivière
un ramier entre chez moi
Fouvre mon cœur, la volière :
Ma maison devient le bois.*

V. M.

Brésil, par Pierre Joffroy.

Japon, par Yefime.

Ed. du Seuil, Coll. « Petite Planète ».

Un texte alerte et une illustration bien choisie nous entraînent dans ce Brésil aux dimensions de continent. L'architecture futuriste de la capitale de demain, Brasília, y est proche — 1000 km., mais à l'échelle du pays !... — de la plus grande forêt vierge du monde, qu'a réveillée un instant la fièvre du caoutchouc. Mais à peine terminé le théâtre en marbre de Manaus, encore inachevé le chemin de fer construit à grands frais, la concurrence asiatique rendait vains ces efforts, et la forêt retombait à sa torpeur. N'importe, le Brésil, qui « reconstruit Chenonceaux en plus petit et les Champs-Élysées en plus grand » vit à un rythme frénétique. Des fortunes fabuleuses s'édifient, tandis que des millions d'hommes, indiens, noirs, pauvres blancs, connaissent une effroyable misère.

Du Japon, Lacadio Hearn, qui y vécut quinze ans, disait que, lorsqu'on s'aper-

çoit qu'on ne le comprend plus du tout, c'est alors qu'on commence à le connaître. Les geishas, le Fuji-Yama, les samourais, le hara-kiri, c'est à peu près tout ce qu'évoque pour l'Européen un pays qui possède une des plus vieilles civilisations du monde, et qui est aux prises avec les plus terribles problèmes du présent : surpopulation, recherche de débouchés, assimilation d'une démocratie imposée par l'occupant. Le petit livre de Yefime nous fera honte de nos ignorances. Peut-être même suscitera-t-il chez certains le désir de connaître mieux ce pays attachant : notre curiosité est éveillée.

V. T.

La gracieuse prisonnière

de Joyce Cary.

Editions Albin Michel.

Le titre français prétend traduire « Prisoner of Grace », et il est aussi mauvais qu'inexact. On s'étonne qu'une traductrice de qualité, comme Denise Van Moppès, l'ait adopté. Nina peut sans doute revendiquer la grâce « plus belle encore que la beauté ». Elle lui doit d'être aimée de deux hommes fort différents qui, de leur vie, ne pourront se dépendre d'elle. Mais cette « grâce » qui la fait prisonnière est de tout autre sorte. Vocation, élection... destin peut-être. Toujours est-il que le récit qu'elle a entrepris de son existence tend à prouver qu'en ce qui la concerne il ne pouvait être question de se choisir. Faiblesse de caractère, aspiration à vivre en paix, quoi qu'il dût lui en coûter d'abord, intuition, au moment où elle désespère, qu'aucune situation n'est « impossible », qu'à tout elle peut souscrire, assez aisément même pour finir, voilà ce qui la fait « prisonnière » tour à tour et même, c'est le plus fort, simultanément, de ses deux hommes.

L'un, Jim, est son cousin et le père de ses trois enfants. Grand bourgeois gâté et futile, passablement maltraité par l'existence pour son idéalisme impénitent, il a la séduction de sa « classe », qui est aussi celle de Nina. Qu'ils soient naturellement accordés enrage l'autre, Chester Nimmo, le parvenu, sans le décourager d'épouser, d'endosser les paternités, de se conduire en maître de droit et de fait et même de s'imposer, troisième à son tour,

après son divorce, au foyer de Nina devenue la femme de Jim. C'est un retournement de situation très heureux — j'entends en ce qu'il est le fait d'un romancier sûr de son talent, très au-dessus de vulgaires équivoques. Cette conclusion inattendue, pleine de tension, de peur latente, est forte.

Elle parachève aussi l'étonnant portrait du héros, Chester Nimmo, homme politique important dont nous suivons la carrière depuis ses modestes débuts d'employé pauvre, prédicateur de chapelle dissidente, jusqu'au ministère où l'ont porté ses fidélités et ses trahisons. Les unes et les autres, audacieusement soutenues, transforment, à l'heure qui convient, un libéral pacifiste en membre agissant de l'équipe qui fait la guerre — et la gagne quant au pays, la perd quant à Nimmo. Il disparaît, après la victoire, de la scène politique, mais s'emploie alors à la rédaction de ses mémoires dont devra tenir compte l'historien.

Le mérite, le grand mérite d'un tel roman, est de nous peindre en cet homme, le politicien en même temps que l'homme privé. La littérature est malheureusement encombrée de « grands peintres », de « grands écrivains », de « grands hommes », en tous genres dont la « grandeur » n'a que l'affirmation de l'auteur pour caution. Ici, on n'a pas à croire que Chester Nimmo, cet arriviste, est arrivé. Il arrive, sous nos yeux, par ses talents et ses faiblesses, son sens de l'opportunité et sa sincérité d'occasion. Car une des vérités de ce livre, attachant par sa complexité, c'est une remise en question de l'hypocrisie. Hypocrite Nimmo ? C'est vite dit, trop vite dit. Et même, prisonnière Nina ? Peut-être pas autant qu'il semble, si l'on songe à l'acuité de son jugement et à cette envie de rire que si souvent elle éprouve aux pires moments. Par l'humour que cela suppose de sa part, voilà changé le sens de son acceptation.

On connaissait déjà de Joyce Cary de bons romans : « Missié Johnson », « La Bouche du Cheval » ; roman de mœurs, roman de caractère, satire politique et sociale, celui-ci les surclasse, et fait plus encore regretter qu'une mort prématurée ait privé les lettres anglaises d'un de ses romanciers les plus originaux.

Raymonde Temkine.

Madame de la Fayette par elle-même

Collection « Ecrivains de toujours ».

Editions du Seuil.

Bernard Pingaud nous présente une très ferme et pertinente étude sur celle qui ne savait pas qu'en écrivant *La Princesse de Clèves* elle inventait le roman français. Nous le savons pour elle, ou croyons le savoir, et le critique — après bien d'autres — de Madame de la Fayette, nous avertit que « le prestige de cette œuvre repose, au moins en partie, sur un malentendu ». Il en est ainsi généralement des grandes œuvres.

L'auteur et l'œuvre se placent sous le signe du secret, et c'est le secret de la femme qu'on appelait à l'hôtel de Nevers « le brouillard » que Bernard Pingaud tente d'abord de percer. Un caractère finit par se dégager des contrastes, comme une signification de l'œuvre à se préciser après une analyse rigoureuse de ces « désordres de l'amour » condamnés par une âme aspirant au repos.

La dernière partie retrace les vicissitudes, au long de trois siècles, de *La Princesse de Clèves* promue au rang des « mythes » littéraires. On y voit aussi avec plaisir beaucoup de grandes œuvres des XVIII^e, XIX^e et même XX^e siècles se situer par rapport à notre premier roman d'analyse.

L'illustration est charmante, mais ces « emblèmes » surtout amoureux, risquent peut-être d'incliner l'esprit vers l'idée de la préciosité, quand le mérite de Madame de la Fayette est de ne s'être pas prise à ce piège.

R. T.

Le Fondateur

de Geneviève Serreau. Editions Julliard.

Une œuvre insolite comme l'est le courage, surtout quand il ne s'affirme pas par un éclat. Un propos d'autant plus destiné à faire scandale qu'il emprunte la démarche toute simple de l'initiative individuelle, sous sa forme spontanée la plus humble. Mais parlons clair.

Une veuve entreprend une collecte au profit de malheureux. Voilà de quoi s'assurer la sympathie du lecteur, à qui il ne coûte pas grand-chose, en général, de se sentir le cœur généreux. Mais « cette bonne Hélène, cette pauvre Hélène », ainsi dit la famille, a le génie de tout mettre contre

elle. Ces misérables sont des ouvriers en grève. Diable ! Et même, ce sont des Algériens. Que va-t-elle faire dans cette galère ? Serait-ce qu'elle aime Mohali, le meneur ? On comprendrait un peu. Mais il est vraisemblablement beaucoup moins question d'amour que de haine de l'injustice. Le garçon est intelligent, il est beau, mais Hélène, surtout, a vu une brute refermer sur la main de l'Algérien, à toute volée, une portière. Et puis, il y a cet autre Algérien, qu'enfant, elle a vu poignarder sous ses yeux.

La quête ne donne rien et Hélène s'est rendue coupable d'un vol. Mais qu'attendre d'une femme abandonnée jadis pour une Allemande... et elle vit aux pays de Meuse ; une femme qui trouve naturel de prendre chez elle, après la mort du mari, cette Mina désespérée ?

Le lecteur a beau être compréhensif !... Je le défie cependant de retrouver toute sa bonne conscience en refermant le livre.

R. T.

Aventures du baron de Munchhausen

Illustrations de Gustave Doré.

Club des Libraires de France.

Il ne s'agit que de commencer. La Russie d'abord, où l'on se bat contre les Turcs, puis la mer, les mers, où l'on se bat aussi. Enfin la lune et la traversée de la terre. De l'une à l'autre, tout simplement. De même qu'après avoir retourné un loup comme un gant, rien ne s'oppose à ce que vous enfourchiez un boulet de canon, et changiez même, chemin faisant, de monture : seul coûte le premier boulet. « Ecoutez donc, s'il vous plaît, une histoire dont l'authenticité est aussi incontestable que celle de la précédente, mais qui la surpasse par l'étrangeté et le merveilleux dont elle est empreinte. » C'est le principe de toutes les aventures fabuleuses. La difficulté encore n'est que d'obtenir l'adhésion au départ.

On ne peut la refuser à un héros populaire, bien connu depuis un siècle et demi des petits et des grands, et qui, dans la faveur du public, a pris le relais d'un autre hâbleur, gascon celui-là, mais de même rang : le baron de Crac.

Ces réjouissantes aventures (un peu lourdes peut-être, un peu germaniques) ont été illustrées par Gustave Doré, et ce sont

STENDHAL-CLUB

REVUE TRIMESTRIELLE

sous la direction de

V. DEL LITTO

★

Au sommaire du prochain numéro :

Stendhal : Marginalia inédits,
présentés par V. del Litto

Deux lettres inédites de
Victor Jacquemont

Une lettre inédite
de Paul Léautaud

des articles :
J. Dechamp, J. Alciatore
et G. Daumas

des notes
un Carnet critique
une chronique
un Carnet des Lecteurs

★

Le Numéro : Fr. 5.—

On s'abonne à la

Librairie du Grand-Chêne

3, Grand-Chêne

LAUSANNE

ces belles illustrations que reproduit la très luxueuse édition que voici dans son format carré, sous sa couverture blasonnée.

En post-face vient la savante étude consacrée par M. André Tissier à l'élaboration de ce mythe populaire. L'existence du baron de Munchhausen (Hiéronimus Karl-Friedrich) est prouvée, et il est vrai qu'il fut le premier, contant ses aventures, à « en remettre ». Allemands, Anglais, Français renchérissent après lui, et voilà pour quoi tant de merveilles. L'histoire compliquée des rapports Crac-Munchhausen est fort bien débrouillée. C'est la vérité versant sa lumière — belle revanche ! — sur ces menteurs patentés. Elle ne leur fait aucun mal et satisfait quelques curieux. Tout finit bien.

R. T.

La France inconnue (Nord et Normandie)

par Georges Pillement. Editions Grasset.

Georges Pillement continue son tour de France en voyageur impénitent, toujours fidèle au principe du livre vagabondage, orienté vers la découverte des chefs-d'œuvre inconnus ou tombés dans l'oubli de notre patrimoine architectural. La soixantaine d'illustrations qui accompagne le texte prouve déjà abondamment qu'il reste encore, heureusement, bien des vestiges du passé dans ce Nord, éprouvé par les guerres du siècle. Naturellement, la Normandie est plus riche en châteaux, et 7 itinéraires sur 12 lui sont consacrés.

Une innovation heureuse : les noms de lieux figurent maintenant en caractères gras, et se détachent mieux du commentaire.

Où que vous dirigiez votre curiosité, touristes amoureux du passé, vous avez à votre disposition une boussole, aimantée vers la « révélation » qui donnera son prix à votre randonnée.

R. T.

L'art et l'Homme, tome II. *de René Huyghe.*

Voici le second tome de cette entreprise remarquable dont on peut déjà dire qu'elle est devenue classique. Cet ouvrage va des origines du monde chrétien à la Renaissance italienne. Mais, à la différence des histoires de l'art traditionnelles, il fait une

place égale à l'Orient et à l'Occident. Pour la première fois peut-être, c'est l'évolution de l'humanité qu'il nous est donné de suivre. Comme dans le premier tome, chaque chapitre est rédigé par l'un des meilleurs spécialistes de la question traitée ; pour sa part, René Huyghe, qui dirige l'ensemble de l'entreprise, se réserve les chapitres de synthèse (en passant la plume à Philippe Stern pour ce qui touche l'Orient). Choies avec discernement, les illustrations semblent moins compactes que dans le premier volume. La mise en page y gagne. Il faut savoir gré aux éditions Larousse d'une initiative qui laisse loin derrière elle beaucoup de tentatives pourtant valables. Grâce à l'autorité intelligente et généreuse de René Huyghe, l'entreprise mérite bien son titre *L'art et l'Homme*. Est-ce assez dire avec quelle impatience nous attendons le troisième et dernier volume de cet ouvrage ?

M. B.

Rembrandt

par E. R. Meijer. Ed. Larousse.

Les éditions Larousse inaugurent une collection d'albums d'art dont le premier est consacré à *Rembrandt*. Dans une introduction sobre et précise, l'auteur s'attache à marquer les principales étapes de l'œuvre et fait au passage justice de la légende opiniâtre qui veut que Rembrandt ait été ruiné par le refus de « La ronde de nuit ». Malgré les revers qui sont dus à de tout autres causes, l'artiste, selon E. R. Meijer, a continué de recevoir des commandes officielles jusqu'à sa mort. Bon choix de planches dont un nombre considérable en couleurs. Chaque reproduction s'accompagne d'une légende complète et d'un commentaire bref, mais pertinent. Innovation heureuse : des planches en noir et en couleurs du même tableau permettent une lecture à la fois plus approfondie et plus sensible.

M. B.

L'Elève

par Henry James. Editions Mermod.

Agrémentée de dessins de Manet, la nouvelle du grand écrivain américain (dont Raymonde Temkine faisait remarquer ici-même qu'on s'étonnerait un jour qu'il ait pu être éclipsé un peu de temps par son frère William, consternant pragmatiste...)

séduira tous ceux qui aiment le mystère, le rêve et l'enfance. Morgan est un jeune garçon très doux, fragile et pur, épris d'absolu, trop épris, et trop intelligent, de cette intelligence lucide et critique qui met en question plutôt qu'elle ne trouve une issue, pour subsister dans un monde dont le moins qu'on puisse dire... Il est vrai qu'il y a aussi ses parents, aventuriers, extravagants et prétentieux, peu faits pour avoir des enfants. Mais quels parents, comme disait ce psychologue anglais, sont bien faits pour cela ? A travers les yeux de l'enfant, le monde se découvre à nous, un monde où s'affrontent deux conceptions de la vie, l'américaine et l'européenne, trouble, quelque peu désuet, assez faux, tel enfin qu'il inspire le désir précis de ne pas y mettre d'enfants ! Sinon peut-être pour qu'ils puissent lire *L'Elève...*

Jl. C.

Comte de Gobineau, Mère Bénédicte de Gobineau.

Correspondance (1872-1882)

publiée et annotée par A. B. Duff avec la collaboration de R. Rancœur.

Mercur de France, 1958.

Pour des motifs étrangers à la littérature et à l'histoire des idées, on a travesti Gobineau en savant et en pamphlétaire raciste. Il ne méritait ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Et l'on a écarté ainsi l'excellent écrivain, le psychologue de l'histoire, l'habile évocateur de la *Renaissance*, le fin chroniqueur des *Trois Ans en Asie*, le romancier des *Nouvelles Asiatiques* et d'*Akrivie Phrangopoulo*.

La publication procurée par M. A. Duff d'une correspondance de Gobineau est donc une bonne fortune qui nous remet en contact avec l'homme tel qu'il s'est montré à la fin de sa vie. Ce sont des années difficiles. Le diplomate va devoir abandonner ses fonctions. La sculpture, qui lui était un violon d'Ingres, doit devenir un gagne-pain, mais les commandes n'abondent pas. La mésentente entre Gobineau et sa femme s'est aggravée, une séparation est devenue inévitable, elle s'accompagne de discussions d'intérêts parfois assez sordides. Gobineau est seul, malade, endetté. Nous le verrons tout de même, à travers ses lettres, encore capable d'enthousiasme, très libre d'esprit.

Sans doute sa manie misonéiste et gallophobe s'aggrave encore, il poursuit la chimérique recherche d'une généalogie scandinave : sans trop s'inquiéter des lacunes qui devraient l'arrêter, il croit s'être découvert un ancêtre, *Ottar Jarl*, un authentique Viking. Il en tirera un roman généalogique, une sorte d'épopée qui n'a pas plus de réalité historique que l'*Essai sur l'Inégalité des Races Humaines* n'a de valeur scientifique.

Mais pendant cette même période il termine les *Pléiades*. Puis tout-à-coup le voilà parti dans une direction bien différente : « J'étais absorbé dans le suédois, le norvégien et les sagas et très convaincu qu'il n'y a rien de plus beau au monde. C'est le moment que le diable prend pour me jeter dans une aussi grande entreprise que j'en aurai jamais fait. » Il s'agit de la *Renaissance* qu'il achèvera en deux ans avec les célèbres préfaces de la *Fleur d'Or*, ces synthèses historiques d'une splendide lucidité. Il n'a jamais rien écrit d'aussi parfait, sans doute.

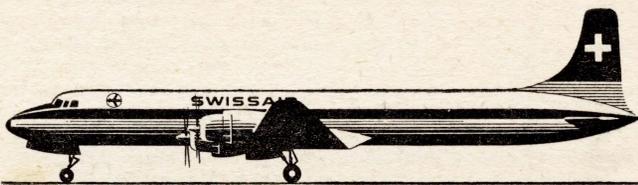
C'est ce texte qui lui fera connaître Liszt, puis Wagner avec lequel il se lie tout de suite très intimement. Les deux hommes se sont reconnus.

Dès l'arrivée de Gobineau à Stockholm en 1872, nous voyons apparaître, rarement d'abord, puis dans toutes les lettres, l'amie des derniers jours, Mme de la Tour, dont les gobinistes ont certainement sous-estimé l'influence. Il vaudra la peine de l'étudier mieux à la lumière de ce qui nous reste de leur correspondance.

Les lettres de Mère Bénédicte de Gobineau nous sont utiles en tant qu'elles éclairent celles de l'écrivain et lui donnent la réplique. Mais au reste, la sœur de Gobineau s'y montre sottre, étroite, d'une dévotion sans charité, partageant les chimères et les manies de son frère sans rien comprendre à son œuvre ni à la liberté de son esprit.

L'édition de cette correspondance est fort bien présentée, très soigneusement établie. Les notes sont brèves et précises, parfois inutilement répétées. En appendice, l'éditeur a donné des extraits des *Souvenirs* de Mme de la Tour qui éclairent l'histoire des derniers moments de Gobineau. En hors-texte des phototypies nous montrent quelques-unes des œuvres de Gobineau sculpteur : elles sont rigoureusement de leur temps.

E. A.



Il est encore temps

de s'inscrire pour

LES VOYAGES D'ÉTÉ

Castilles du 22 juillet au 2 août.

Hollande du 22 au 29 août.

Grèce du 7 au 19 septembre.

Auvergne romane du 5 au 13 août.

et les **Week-ends** : Mâconnais - Eglises d'aujourd'hui -
Dijon - Brionnais - Bourgogne romane.

Demandez-nous les programmes détaillés.

VOYAGES POUR L'ART, LAUSANNE

Aubépines 5 bis - Téléphone 24 23 37

Librairie du Grand-Chêne - Téléphone 23 60 05

à Genève programmes et renseignements :

Agence Ritschard et Cie, place Cornavin.

Librairie Rousseau, rue J.-J. Rousseau.